

Histoire vécue

André Marois

Numéro 81, printemps 1999

Passages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13583ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marois, A. (1999). Histoire vécue. *Moebius*, (81), 87-104.

ANDRÉ MAROIS

Histoire vécue

On entre par un interminable couloir, où deux appliques faiblardes guident péniblement notre progression. Le bureau de l'écrivain est tout au fond, derrière cette porte fermée au monde. L'homme est là, assis derrière son ordinateur qu'il fixe, plongé dans ses pensées, figé. Nos yeux font le tour de la pièce et c'est impressionnant. On découvre des livres par centaines, rangés méticuleusement dans des bibliothèques où le mot poussière n'a jamais trouvé sa place. D'une propreté enrhumante.

À gauche, un meuble attire l'attention. Une étagère en châtaignier, vitrée et remplie d'ouvrages provenant des quatre coins du globe. Quand on lit les titres, on constate qu'ils sont tous de lui. Tout est là; son œuvre au grand complet traduite en vingt langues (dont le russe), ses écrits de jeunesse, son Goncourt, son Interallié, son Livre Inter, ses best-sellers, ses recueils de poèmes, la saga *Mes deux combats*, son petit dernier *Oreille* et son volumineux avant-dernier *Dans la peau*. C'est beaucoup et intimidant. Presque trop.

Lui n'a toujours pas remué un sourcil, traquant la virgule parfaite. Concentré sur sa page d'écriture, il frappe alors trois petits coups secs sur le clavier. Il maugrée.

— Saprستي!

Intéressé, on vient se pencher sur son épaule, on espionne son travail. On est surpris. Il joue en fait une partie de cartes en solitaire. Une réussite qu'il vient de perdre. Ça démystifie le bonhomme.

Il se lève, ouvre un tiroir, sort un énorme classeur, le feuillette. Des couvertures de *Lire* et de *L'Express* où sa face impassible nous dévisage, des articles forcément

élogieux, des critiques unanimes; il y a là le rêve de tout tâcheron de l'écriture, et même au-delà. Jusqu'à ce petit papier découpé dans un journal québécois et titré «Hubert Toulouse n'a rien inventé». Il ne le relit pas, il le connaît par cœur. Ses yeux deviennent deux petits cercles tristes, ses doigts effleurent les trois longs blocs de texte. Il referme ses reliques.

On attend. On voudrait le voir enfin créer, assister à cette magie. En vain. Hubert Toulouse est bloqué dans son présent, il ne sait que relater l'avant. Sa prose s'est finalement tarie.

Il faut dire.

Il faut dire qu'il a raclé tous ses souvenirs. Tout y est passé. Son enfance, ses deux divorces, ses voyages de jeunesse, ses instants les plus inspirants, ses doutes de jeune vieillard. Il n'a fait que raconter sa vie, encore et encore. Avec panache, avec génie, avec verve, avec passion, certes. Mais aujourd'hui, qu'écrire? Il n'y a plus d'images dans son rétroviseur cérébral.

Depuis que son métier d'écrivain le tient enfermé ici dix heures par jour, la routine se déroule sans relief. Il a bien sûr raconté son expérience de la création sous le titre *Dans la peau*, ouvrage copieux où l'auteur dévoilait son intimité, ses manies, sa quête. Une fausse confession, un déballage truqué. Ne manquait que l'essentiel: la vérité. Hubert Toulouse n'a aucune imagination. Il brode sur son vécu, l'étire et l'embellit. Mais il est incapable de faire vivre un autre personnage que lui-même.

Qu'importe! Après tout, ses livres sont des merveilles encensées jusqu'au cap Horn. Et puis, il n'est pas le premier à tourner autour de son nombril, mêlant l'autobiographie à une certaine fiction.

Pour son dernier livre, *Oreille*, récit court et dense qui traverse l'été 1957, un trébuchement d'enfant a suffi pour alimenter la machine à raconter des histoires. Ce bobo, cette oreille écorchée puis mercurochromée et enfin devenue matière littéraire, est un modèle du genre. Ou comment fabriquer un tout à partir de presque rien. Les ventes ont décollé dès la première semaine. Hubert lui-même semblait médusé

de ce nouveau succès. Surtout qu'il lui fut offert dans son sommeil, tel un cadeau de sa muse pour conjurer l'affront de cette page blanche qui hantait ses nuits depuis sept mois. Ce fut un répit salutaire. Le grand Toulouse avait une nouvelle fois rebondi sur son passé. Avec toujours plus de brio.

Mais là!

Mais là, il sèche sur place. Rien à l'horizon. Il a tout dit et s'est déjà pas mal répété. Ça sent le vide.

Il a bien sûr déjà tenté de raconter des histoires qui ne lui étaient pas arrivées. Il prenait un fait divers, cernait bien son personnage et ses doigts galopèrent sur le clavier. Mais, chaque fois, après vingt, trente, cinquante pages au maximum, ça coinçait. Hubert Toulouse ne peut décoller qu'à partir de ce qu'il a vécu. En dehors de ça, c'est peine perdue. Le contact ne se produit jamais. Demandez-lui d'écrire la biographie d'un autre que lui, et vous assisterez à sa mort foudroyante. Crise cardiaque. Les étrangers sont comme des poisons.

Pourtant, quand on est écrivain, il faut produire. Sinon, c'est la déprime, le néant, et ça fait mal.

Il se regarde dans un miroir fixé derrière la porte. Bientôt soixante ans, mais l'homme a encore de beaux restes. Fringant, maintenu en forme par sa gymnastique quotidienne et un régime à base de poireaux. Sans mentir, on lui en donnerait dix de moins.

— Je ne suis pas encore mort!

Cette phrase dite à lui-même semble le réveiller. Soudain, il sait.

La tendance littéraire penche vers le polar, ces temps-ci. Tous les éditeurs ont dorénavant leur collection noire, leurs bouquins aux couvertures sombres. Et les lecteurs en redemandent. Le genre, hier regardé de haut, devient une mouvance à part entière. On y insuffle un peu d'intellectualisme, de la culture bon marché, pour que chacun garde sa conscience tranquille et un portefeuille rebondi à faire sourire les banquiers. Pour dix policiers vendus, on peut s'offrir un poète maison. Ça fait toujours bien dans un catalogue. C'est

bon pour l'image de marque. On réconcilie l'intello avec le populo.

Hubert Toulouse est décidé. Il retourne à son bureau et tire le tiroir du bas. Il farfouille au fond et en ressort un pistolet. Un objet de collection, ce Randall Service Model, donné par un admirateur américain. Un automatique 9 mm retiré du marché en 1984, tout en acier. L'arme est chargée, il la soupèse, l'examine. Il sourit. Et paraphrase Lagardère.

— Puisque la fiction ne veut pas venir à moi, c'est moi qui irai à elle.

Il éteint l'ordinateur, sort du bureau.

Il veut inverser un mécanisme qui le ronge. Puisqu'il doit vivre son livre avant de le mettre en phrases, l'aventure aura d'abord sa propre existence, puis sera racontée à sa manière. C'est aussi simple que cela. Logique, mathématique.

Suivons-le.

On est bien, dans la voiture d'Hubert Toulouse, une grosse berline vert foncé, un modèle coûteux et puissant. Il roule vite pour s'éloigner de ses habitudes. Plein nord, vers ce quartier mal famé qui lui semble propice au trouble, aux péripéties glauques. Ce matin encore, il était question d'un crime crapuleux dans le journal. Et puis là-bas, personne ne le reconnaîtra. Tous des incultes, ces plébéiens.

Il ne montre aucune inquiétude. Bien au contraire, il est impatient de tâter sa peur.

— Racaille, baise, pourri, arnaque, bitte.

Il teste quelques mots nouveaux pour lui. Ça sonne encore comme des clichés. Mais n'anticipons pas.

On doit approcher, car il ralentit.

Les rues deviennent ruelles, l'éclairage se raréfie, les passants marchent plus vite. Il progresse en scrutant son décor, il s'imprègne, il mémorise. Il faut entrer dans la peau du personnage.

Une enseigne dans la nuit. Le néon d'un bar clignote en rouge et jaune, *Le Dragon*. Il va se garer un peu plus loin, il revient tranquillement, il pousse la porte vitrée et, comme dans les films, le silence accom-

pagne son arrivée. Puis, peu à peu, le volume de la bande-son reprend son niveau initial.

Hubert s'installe au bar. Il commande un scotch et des cigarettes à une jeune brunette aux sourcils en forme d'éclairs. Ses voisins de zinc lui tournent ostensiblement le dos. Rien ne presse. Il avale son verre d'un coup sec et fait signe de remettre ça. Il faut créer un terreau propice au bon récit. Il sera le vieux riche qui se saoulera et qu'une charmante amazone attirera dans un squat pour le livrer à ses potes rois du dépouillage de bourgeois dans son genre. Ensuite, on pensera au flingue. Encore ensuite, on improvisera. Les événements dicteront son prochain succès en librairie.

En attendant, il s'allume une cigarette. Vingt ans qu'il n'a pas touché à ce genre de cochonnerie. Il se souvient du dur combat pour arrêter. Les rechutes, les traitements, l'acupuncture, les bonbons, la prise de poids, le spleen et le bouquin qui en était né: *Sans filtre*. Oh, il n'avait pas fracassé les records de vente, mais ça lui avait tout de même rapporté un joli coussinet de billets et une visibilité médiatique au-delà de sa classique sphère littéraire. Donc, de nouveaux lecteurs. Dans l'existence d'Hubert Toulouse, rien ne se perd et tout se transforme... en romans.

Il y en a qui recyclent les journaux. Lui, il reconvertit ses expériences en papier.

Mais revenons à notre sujet. Il sera toujours temps, plus tard, de comparer son polar à la réalité.

Hubert se retient pour ne pas tousser. C'est dégueulasse, pense-t-il. Ces blondes légères ont un parfum de merde. Ça pue. Pourtant, il tire encore sur le bout doré, inhale lentement, attentif à la nicotine.

Derrière lui, on chuchote. Deux gars imbibés au Pernod font le compte de sa fortune affichée. La montre, le costard, les pompes, les cartes de crédit, la bagnole qu'ils devinent à l'image de son propriétaire, le cash. Le tout additionné à voix basse, on arrive vite à une somme rondelette. De quoi faire la bamboula quelques semaines.

— Faut qu'on le sorte d'ici. Dehors, je lui rectifie le portrait et on détaille, fait le plus jeune.

— Attends! rétorque son acolyte.

— Attends quoi? Que d'autres nous le piquent? Merde, c'est pas tous les jours qu'un coffre-fort nous tombe tout cuit dans le bec.

— Attends qu'il soit saoul. Laisse-le mûrir. Quand il sera prêt, on n'aura qu'à le cueillir comme une pomme. Et le croquer tout cru.

— Je déteste attendre.

— Et moi, je déteste gâcher.

— Mais si...

— Écoute: personne nous le prendra! Fais-moi confiance. Z'ont pas intérêt à essayer et ils le savent...

— Mouais.

Le plus jeune sourit, finalement fier de savoir qu'ils sont respectés au Dragon. L'autre, un petit gros au regard porcine, joue au dur. Il sent la sueur et la vie moche. Il aurait besoin d'un shampoing et d'une bonne coupe de cheveux. Par réflexe, il vérifie la présence du cran d'arrêt dans sa veste.

— On va le saigner comme il le mérite, mais pas d'affolement. Le gibier est sur notre territoire.

— O.K., je te suis.

Le jeune écoute les directives du gros. C'est dans sa nature, obéir. Surtout quand on lui promet du fric en bout de ligne. Il est vêtu comme tant d'autres, sans originalité: t-shirt blanc, jeans, fausses Nike. À l'arrière de son pantalon, on remarque une bosse en forme de coup-de-poing américain.

Pendant ce temps, l'écrivain en panne n'a pas bougé. Il sent quelque chose dans son dos. Des ondes négatives qui l'excitent. Ça faisait une éternité qu'il n'avait perçu ce type d'énervement. Il se force à rester calme. Il commande un troisième verre, allume une seconde cigarette.

On aimerait qu'il se passe quelque chose.

Le gars au bar, à sa gauche, se retourne. Il lui parle. On comprend qu'il l'avait espionné dans le miroir accroché derrière les rangées de bouteilles entamées.

— Je te connais, toi, t'es Hubert Toulouse, l'écrivain. Ma gonzesse a lu tous tes bouquins. C'est là que j'ai vu ta photo, sur tous ses bouquins.

Hubert pense un méchant «merde!». Il ne répond rien. L'autre insiste.

— Quand je vais dire à Pauline que j'ai rencontré son auteur chéri en train de se bourrer la gueule au Dragon, elle ne va pas me croire, elle va dire que j'étais encore saoul. Pas vrai?

— Mmmm.

— N'empêche, c'est bien toi, le scribouillard, j'halucine pas. Non? Dis voir.

— C'est moi, en effet.

L'écrivain ne peut pas s'empêcher de frissonner d'aise. Mince! même ici, on sait qui il est! Il détaille le mari de la lectrice, histoire de noter les détails qui font les bons suspens. L'homme est très quelconque, genre employé des postes, le cheveu rare, les vêtements usés mais propres, la mine triste de celui qui connaît déjà la suite de sa misérable carrière d'humain. L'avenir va ressembler au présent, ainsi qu'au passé. Rien à souligner dans tout ça. Des chapitres entiers mériteraient une réécriture complète. Il faudrait couper, rajouter des personnages, modifier quasiment tous les dialogues, inventer des péripéties, mettre un peu d'humour et aussi du sexe. Pour les lectrices. Mais on ne se refait pas. Il reste l'alcool pour oublier qu'on n'est pas Jack London.

— Il faut que tu m'écrives un petit mot avec ton nom, sinon Pauline ne va pas me croire. Allez..., supplie presque le postier.

Hubert Toulouse hésite, mais la situation finit par l'amuser. Il sort son Mont Blanc de son gilet chic et bien coupé.

— T'as maté le stylo! L'enfoiré, il est full aux as.

Le jeune montre la plume à 300 dollars. Il s'agite sur sa chaise, tape nerveusement du pied, vide un autre verre.

— Relaxe! On va l'avoir, ce fumier, répond le gros.

— Qu'est-ce que j'écris?

— Hé, j'sais pas, moi. C'est toi, l'écrivain, c'est toi qui sais les mots. Moi, à part les résultats de la loterie, je lis jamais rien.

On s'approche pour découvrir ce qu'il va pondre. Il a retourné un napperon et l'encre noire s'étoile comme sur un buvard. Il fait ça vite, il signe et tend le papier à son voisin qui n'en revient pas. Celui-ci déchiffre lentement, à voix basse. Comme un enfant qui apprend la lecture, ses doigts suivent les syllabes.

— J'ai passé quelques instants dans la gueule du Dragon avec votre mari. Pauline, merci d'être une de mes lectrices, Hubert Toulouse. Waoh! Elle va être le cul par terre, Pauline, quand elle va lire ça. Merci, m'sieur, merci. Allez, j'te paie un verre!

— Non, ce n'est pas la peine...

— Si, si! Mado, la même chose pour le monsieur et un p'tit dernier pour bibi!

— Merci.

— Tu rigoles, c'est que dalle à côté de ça! Dis, t'aurais pas une photo de toi que tu pourrais me dédicacer? Ça, ce serait encore plus le top.

— Non, j'ai pas ça. Je...

— Eh! C'est pas grave, c'est déjà assez génial comme ça.

Il montre le napperon, le parcourt encore, le plie délicatement et le glisse dans sa poche intérieure. Là où il range aussi sa minable paie.

— Eh, faudrait pas que je le perde. Pour une fois que je rencontre quelqu'un de connu. Tu parles!

— Mais qu'est-ce qu'il fout ce con? J'aime pas ça, mais alors pas du tout.

Derrière, les deux fauchés trépignent. Il ne faudrait pas qu'un connard leur enlève leur future victime. Surtout que dans leur tête, ils ont déjà dépensé tout le magot présumé. Alors, pas d'entourloupe!

— On va le calmer, t'inquiète pas. C'est un nul, je le connais. À onze heures, il rentre retrouver bobonne. On va vite lui faire passer l'envie de manger l'herbe dans les chasses gardées, articule le gros en conservant les dents serrées.

— Ouais, y va comprendre sa douleur, répond le jeune.

— Je me demande ce qu'ils manigencent. T'as vu, il lui a passé discrétos un papelard.

— Tu crois que l'autre va lui refilet de la dope?

— Ça m'étonnerait. Mais on sait jamais.

— Ouais, on va pas rester les bras croisés.

— Sûr.

On peut lire l'heure sur une pendule publicitaire. À gauche d'un logo de marque de bière, la petite aiguille frôle le onze, alors que la grande vient de passer devant le neuf. Dans un quart d'heure, le voisin de l'écrivain est censé regagner son domicile conjugal. Pourtant, il n'a pas l'air pressé. Il sirote son verre, regarde encore l'homme au stylo coûteux et se marre tout seul. Autour d'eux, tout le monde a écouté, mais personne ne demandera son autographe. Eh, on n'est plus des gamins, on est des hommes. Rien à foutre des mecs qui écrivent des bouquins chiants. On ne les ouvrira jamais.

— Bon, ben, moi, j'veis y aller, sinon Pauline va me passer un de ces savons. Salut et encore merci! Ah putain! J'ai hâte de voir la gueule qu'elle va faire. Un autographe!

— Bonsoir.

On avait tort. Le postier finit son verre d'un trait, tapote familièrement l'épaule d'Hubert Toulouse en passant et sort. Notre héros le regarde s'éloigner puis revient à son scotch. Un léger sourire s'est imprimé sur sa figure. On imagine qu'il rédige dans sa tête les premières lignes de son livre. Ça semble bien parti. Il ne fait pas attention au jeune qui sort à son tour.

Nous, on est curieux. Alors, on l'accompagne.

Il rattrape rapidement le postier et avant que l'autre n'ait compris quoi que ce soit, il le retourne et lui balance son poing armé dans la face. Le sang gicle et le gars tombe. Le jeune bondit dessus et le frappe encore au sol.

— Occupe-toi de tes affaires, connard!

— Gggg?

— Ta gueule!

Un ultime coup l'assomme. Le jeune fouille ses poches, trouve le napperon, le parcourt.

— C'est quoi ce charabia? Un code?

Il chiffonne le papier au fond d'une poche et revient sur ses pas. La scène fut courte, on l'évalue à moins d'une minute.

On n'a pas le temps de rentrer dans le bar. Hubert Toulouse franchit maintenant le seuil, soudain décidé à changer de décor. Le jeune se plaque contre un mur, l'écrivain passe. Le petit gros sort à son tour, discrètement, énervé. Il rejoint son comparse, ils s'affolent. Ça ne ressemble en rien à ce qu'ils avaient prévu. On est tellement impatient de voir la suite.

L'homme de lettres aperçoit le postier en sang, remuant faiblement sur le trottoir. Il se précipite.

— Ça va? Bon Dieu, je peux pas vous laisser comme ça. Je vais appeler une ambulance. Bougez pas, mon vieux!

Le conseil est superflu et dénote une certaine ironie. Mais on attend en vain que notre homme revienne au Dragon pour passer un coup de fil. Immobile, il réfléchit à cent à l'heure. S'il appelle les flics, l'histoire va s'arrêter là, bêtement. En plus, il sera questionné, on lui demandera ce qu'il trafiquait dans le quartier. Et puis, il y a le pistolet. Il n'a pas de permis, pas de port d'armes. Ce serait trop idiot. Il se penche plutôt, saisit le corps, le soulève et le place sur son épaule droite. Ainsi chargé, il se dirige en direction de sa voiture. C'était ça qu'il attendait. Une fissure dans le quotidien, un détonateur, le début d'un souffle. Son cœur bat vite. Il se regarde marcher comme il se regarde écrire. Il voit les feuilles se noircir à la sortie de l'imprimante, à mesure qu'il se rapproche de son véhicule. C'est magique. Ses efforts sont autant de paragraphes qui s'inscrivent. Il le tient pour de bon, son récit. Un truc fort, noir, dense, réaliste et vécu.

Et vécu!

C'est vrai qu'aucun de ces auteurs de série noire n'a jamais fait ça. Ils sont tout juste bons à inventer des histoires abracadabrantes. Une bande de pisse-copies, rien d'autre. Des professionnels de la redite. Alors que lui, excusez mesdames et messieurs, il est d'une autre classe!

— On y est.

Il fouille dans son veston et déclenche à distance l'ouverture des portières. Il balance le corps assommé sur la banquette, derrière. On nage en plein thriller.

On avait presque oublié les deux autres zigotos. Les voilà qui rappellent, suant le Pernod de tous leurs pores dilatés.

— Vite! Il va nous filer entre les doigts.

Le jeune se précipite côté conducteur. Il ouvre grand la porte et menace notre auteur avec son poing armé.

— On ne bouge plus, monseigneur!

Le gros se glisse à l'arrière, coince le postier sur le sol et applique la lame de son cran d'arrêt sur la gorge d'Hubert.

— Tu passes tranquillement sur l'autre siège. Et toi, Didier, tu démarres en douceur.

On apprend donc que le jeune se prénomme Didier. Pourquoi pas, après tout? Tout le monde obtempère en silence. L'auto fait un petit bond en avant et roule vers de nouvelles aventures. À l'intérieur, c'est l'hystérie. Le gros dirige les opérations.

— Allez hop! envoie ton portefeuille, ta montre, tes bijoux, ton stylo, tout. Et fais pas le mariolle!

L'écrivain s'exécute en songeant. Le mariol, ça, il n'aurait pas pu l'inventer. Le mariol. Quel terme étonnant. Ça doit venir de l'italien *mariolo*, de *Maria*, la Vierge Marie. À moins que ce ne soit mariolle, deux L-E. Il faudra qu'il vérifie l'orthographe, et aussi l'étymologie. Ça pourrait faire un bon titre. Il voit déjà la couverture: *Hubert Toulouse Le mariol*, avec une bande rouge en surimpression où sera marqué en caractères gras: *roman noir et vécu*. C'est bon, ça! C'est même carrément excellent. Il a un petit rire d'aise, un brin narcissique.

— Pourquoi tu te marres, tu trouves ça drôle de te faire dévaliser?

— Hein? Non, non! C'est un tic, c'est nerveux.

— Ouais, ben, change de tic.

On est tous émus, on vient d'assister à une naissance, celle d'une nouvelle œuvre. Là, comme ça, en direct. On a bien fait de venir. On songe tous au Ran-

dall. Les méchants n'ont même pas pris la peine de le fouiller. Le gros transpire en faisant l'inventaire des affaires personnelles de notre futur écrivain de polar.

— Eh bé! American Express, Visa Gold, Mastercard Président, plus 400 \$ en petites coupures.

— Non..., tente de rectifier Hubert Toulouse qui sait qu'il y a là un peu plus.

— La ferme!

Le gros glisse discrètement quelques billets de cinquante dans sa chemise. Didier lui cause par-dessus l'épaule.

— Et maintenant, je vais où?

— Tu nous trouves un distributeur dans un coin perdu. Et monsieur va se faire un plaisir de nous confier ses codes secrets, afin qu'on allège ses comptes de tous leurs dollars superflus.

— C'est bien dit, ça.

Cette phrase n'est point sortie de la bouche du jeune, mais bien de celui qui est assis à la place du mort. Le gros fulmine.

— Toi, tu la fermes, sinon je vais transformer ta carcasse en gruyère. Compris?

On observe le couteau qui s'enfonce légèrement dans la peau du vieil homme. Il a mal. On compatit, mais c'est la dure loi du vécu qui veut ça. Le sang perle, comme on dit.

Ensuite, la nuit nous cache l'automobile. On entend juste la conversation qui s'est amorcée dans l'habitable.

— Qu'est-ce que tu fais comme métier, pour gagner autant de blé? T'es banquier? demande le gros.

Hubert Toulouse réfléchit à cent à l'heure. Il cherche la réplique magique.

— Non, je suis entrepreneur.

— C'est quoi, ça? Entrepreneur de mes fesses, ouais. T'entreprens quoi? Les petites filles?

— Entrepreneur en transports. J'ai des camions, des chauffeurs...

— T'es patron, alors.

— Oui, je suis patron.

— Ben alors, pourquoi tu le disais pas? Entrepreneur, c'est pas un métier, c'est un mot trop compliqué. Alors que patron, oui, c'est un métier. Un sale métier, mais un métier quand même. Nous, par exemple, on est voleurs. Tu piges ça?

— Très bien. C'est intéressant, d'ailleurs, murmure Toulouse.

— T'es vraiment con, toi! conclut le gros.

Un peu plus tard, un peu plus loin, on s'arrête devant une succursale bancaire avec une machine à distribuer des sous. Le jeune stationne la grosse berline avec doigté, laissant le moteur en marche. On sent qu'il a pris de l'assurance et qu'il aime conduire. Le gros se penche sur l'auteur et lui fourre ses cartes de crédit sous le nez. Il éructe en postillonnant.

— Alors, c'est quoi le code pour l'American Express?

— Un deux trois quatre.

— Tu te fous de ma gueule? C'est trop facile, tout le monde pourrait le deviner.

— Je vous assure, c'est bien ça. Je n'ai aucune imagination pour les chiffres... ni pour les lettres d'ailleurs, ajoute-t-il plus bas.

— Ouais, ben je vais essayer, mais si la machine avale ta carte, tu vas déguster, c'est moi qui te le dis. Et pour la Visa et la Mastercard?

— Toujours pareil: un deux trois quatre. C'est plus simple d'avoir le même numéro, sinon je me mélange-rais à coup sûr.

— Bon, je vérifie ça. Didier, tu surveilles monsieur.

— Pas de problème.

L'homme à la tête de porc descend et envoie la Gold dans la fente. Il pianote sur le clavier et on voit des billets qui commencent à sortir sans s'arrêter. Le gros les empoche au fur et à mesure. Le jeune regarde la scène, fasciné par cet argent qui semble couler d'une fontaine magique. Vu comme ça, la vie a l'air des plus faciles. Un morceau de plastique, quatre chiffres et il n'y a plus qu'à se servir gratos. C'est le moment que choisit Hubert Toulouse pour extirper

l'automatique. Il l'applique posément sur la cuisse du chauffeur, puis attire son attention.

— Pssst!

— Quoi, qu'est-ce que tu veux?

L'auteur ne répond pas. Il se contente de montrer l'arme du regard et de sourire. Le jeune n'a pas besoin de dessin. Nous non plus.

— Merde! T'es vraiment un mariolle, toi!

— Faites comme si de rien n'était.

— Déconne pas, tu vas te blesser avec ce truc, c'est pas un jouet.

— Tss-tss.

Le jeune n'insiste pas. Il pose les mains sur le volant. On ne sait jamais. Vu l'antiquité que le vieux lui a braquée dessus, il a peut-être fait la guerre. N'importe laquelle, d'ailleurs. Il paraît qu'on revient toujours fêlé de ces trucs-là. Comme son oncle Michel, celui qui a fini par se pendre à la poutre du grenier, après avoir mis le feu à la caserne de pompiers. Un fou furieux, d'après sa mère.

— Et maintenant? questionne Didier qui préférerait stopper là les hostilités.

— On attend. Je ne vais quand même pas laisser votre collègue avec tout mon argent. Ce serait incorrect pour vous et dommageable pour moi.

— Mouais.

On attend, donc. La situation reste tendue, malgré le calme apparent affiché par Toulouse. Dehors, le gros passe à l'American Express, puis à la Président. Le volume de billets dans ses poches est visible à cinq mètres, c'est dire s'il a bien vidé les comptes de l'auteur. Enfin, il s'arrête, regarde la machine qui ne crache plus de monnaie, récupère la carte et le reçu, revient à l'auto en sifflotant. De larges auréoles de sueur ont envahi ses dessous de bras. Il monte à l'arrière, claque la porte, et...

— En voiture, Simone! Y'a plus un seul billet dans le distributos. On va déposer monsieur dans la cambrousse et après, on va fêter ça! lance-t-il à son pote.

Didier est tétanisé. Une pression du canon 9 mm sur sa jambe lui fait comprendre qu'il doit avancer. Il enclenche la vitesse, débraye un peu trop vite et on repart.

Le gros palpe les billets. Il ricane tout seul. On ne peut que lui jeter un regard un peu méprisant, voire inquiet. L'auteur le sort de sa rêverie.

— Vous avez réussi à tirer beaucoup?

— Le max, Max!

— C'est-à-dire? Ça pourra me servir, pour les assurances, vous comprenez...

— Ha, ha, ha! Les assurances! Mais tu rêves, Herbert. Y'a pas eu d'infraction, le code était bon. En plus, «un deux trois quatre», c'est toi qui es fautif. Tu toucheras peau de nib.

— C'est fâcheux.

— Eh! Oh! Tu vas nous faire pleurer. C'est pas quelques malheureux milliers de dollars qui vont ruiner ton train de vie de patron. Pas vrai, le mariolle?

— Certes, mais c'est malgré tout un vol.

— Il est trop con, ce gars. Un vol! Et alors? Ça sert à ça, les riches, à donner du fric aux pauvres. Vu que Robin des Bois est mort, on est bien obligés de faire le boulot nous-mêmes. On se sert direct. Hop! du producteur au consommateur. Finis les intermédiaires. Pas vrai, Didier?

Là, on attend une réponse qui ne vient pas. Le Didier en question n'a pas le goût de plaisanter. Il a un pistolet braqué sur lui et il préférerait cent fois que ce soit le contraire. Il ne desserre pas les dents d'un poil.

— Qu'est-ce que t'as? Tu fais la gueule? Eh, mec, on est plein aux as!

— Momentanément.

Hubert Toulouse se voit contraint de tourner son arme vers le gros. Ce qu'il fait sans animosité aucune; plutôt comme on tend une boîte de havanes aux amis à la fin d'un bon repas. L'autre reste cloué sur place. On continue à rouler quelques secondes en silence, et puis...

— Bon, maintenant, vous allez me rendre tout mon argent, mes cartes, ma montre, mon stylo-plume,

sans oublier les billets que vous avez cachés dans votre chemise.

— Mais...

— Je sais, c'est bête pour vous, mais c'est ainsi. Je suis forcé de faire le boulot des assureurs, puisqu'ils ne m'auraient rien remboursé. On se dépêche!

Le gros commence à restituer tout le butin à celui qui tient le Randall. Il en a un peu partout, dans toutes ses poches de veste et de pantalon.

— Bien entendu, vous éviterez de faire joujou avec votre couteau. Je ne voudrais pas qu'il arrive un accident à l'un de nous.

L'auteur est tourné vers l'arrière, main gauche tendue. C'est le moment dont profite le jeune pour écraser la pédale de frein. Les quatre disques virent au rouge, bloqués sur place. Les pneus hurlent. Et tout le monde est projeté violemment en avant. Didier se cramponne au volant, Toulouse va cogner contre le pare-brise, lâchant le pistolet. Didier le récupère sur le plancher. En dix secondes, le rapport de force est de nouveau inversé. On n'a rien vu venir. Le jeune a de bons réflexes. Il tend l'arme au gros, sans dire un mot, et redémarre.

— Bien joué, petit.

— Mmm.

— L'enculé, je vais le buter.

— Mmm.

— Quoi, mmm?

— Rien.

Pendant que l'auteur émerge de son K.-O., on ralentit. Nous voici maintenant à la campagne, dans un petit bois. La balade semble devoir s'achever ici. Les trois sortent de la voiture. Tout le monde est fatigué. Le gros frappe soudain le riche qui accuse le coup, vacille, mais reste sur ses deux pieds.

— Connard!

Le jeune fait de même, il le cogne dans le dos.

— Enfoiré.

Cette fois, Toulouse trébuche et pose un genou à terre. On souffre pour lui. Le gros pointe alors le pistolet sur la tempe de l'auteur.

— C'est la fin du voyage, le mariolle, et je ne vais même pas t'offrir une dernière cigarette.

— Attendez!

Pour la première fois, on sent la peur dans sa voix. L'auteur ne s'amuse plus. Il a oublié son récit. Le vécu ressemble soudain trop à un cauchemar, avec la mort à la place du mot fin. Et ça, ce serait stupide. À quoi aurait servi cette belle aventure, si personne ne la racontait, l'étirait, la décortiquait, la transcendait?

Les deux truands se regardent. On voit qu'ils veulent conclure. Le gros commence à presser la gâchette.

— Je peux vous offrir encore plus de fric! Combien vous voulez?

— Laisse tomber! On en a assez pour s'amuser. Pas vrai, Didier?

— À l'aise! Allez, flingue-le et rentrons. T'auras qu'à lui mettre le flingue dans la main. Ça fera suicide. Les mecs qu'ont fait la guerre finissent toujours par se suicider.

— Pas bête, répond le gros.

— Arrêtez, faites pas ça!

Surprise générale. C'est la voix du postier. On l'avait oublié, celui-là. La gueule en sang, affalé sur la portière, il a surpris tout le monde.

— Tirez pas! Laissez-le! Partez!

— Qu'est-ce que tu délirés, toi? T'en as pas eu assez? Tu veux du rab de gnons?

Le jeune se dirige vers l'homme. Il n'a plus envie de discuter. Alors, Hubert Toulouse se redresse, bondit sur le gros en gueulant comme un veau. Tout le monde se tape dessus. Deux de chaque côté. Personne ne veut lâcher prise, question de survie. Le postier s'accroche au bras de Didier, comme à une bouée. Il gueule pour qu'on le lâche. Pareil de l'autre côté. Ça roule et ça halète. L'arme étant maintenue à l'écart par le bras de son vrai propriétaire.

On assiste à cet enchevêtrement qui dure. Et puis soudain, un coup de feu claque. Les belligérants s'immobilisent. Silence général. L'automatique encore fumant, le gros regarde le corps de l'écrivain qui commence à se vider de son liquide rouge. On assiste à cela, impuis-

sants. Dans un sursaut, il se redresse, murmure quelques mots.

— Normalement, le héros ne meurt pas...

Sa tête tombe contre le sol. Il quitte la vie rapidement. Devant ses yeux qui se voilent, une feuille blanche semble voleter, comme si elle le narguait. Aucun mot n'est écrit, même pas le titre. L'histoire aura été vécue pour rien. Il meurt en grimaçant de rage.

On quitte les survivants, on les laisse à leur propre aventure. Hubert Toulouse ne racontera plus sa vie.